

« Les Ailes du Désir »

louise houle

Un œil, une ville, un ange perché sur le toit d'une église en ruines. Seuls les enfants le voient. Il entend la rameur qui monte vers lui, y distingue une autre rumeur : celle des voix intérieures de chacun. L'ange écoute. Il y a des anges. Ils recueillent des gestes anodins, des questions sans réponse, des pensées qui dérivent vers d'autres pensées, des hésitations, la marque d'un moment intime à soi seul.

L'ange est seul lui aussi, sensible et abstrait. Il envie aux humains leurs joies et leurs peines, aimerait acquérir un poids qui le rattache à leur monde terrestre. Lui qui est esprit, qui circule au-delà des apparences, dans l'univers du sens pur, se prend à vouloir s'incarner. Au cours de ses attentives et compatissantes patrouilles, cet ange, Daniel, sera profondément touché par une femme qui tente d'échapper à la densité stérile d'une vie prise dans l'immédiateté de l'existence. Pour s'élever au-dessus de ce destin, pour atteindre à la gravité légère de l'esprit, elle s'est faite trapéziste défiant l'attraction terrestre dans son maillot auquel elle a fixé les ailes d'un ange.

Elle appelle le sens, celui de sa solitude et découvre que c'est d'être soi toute entière. Ce qui veut dire n'être pas complète, s'ouvrir à un autre pour se compléter. L'ange, lui, désire en passer par les sens, avoir un corps qui éprouve le manque d'un autre et cherche à le combler.

Daniel et sa trapéziste s'uniront, image de qui a vaincu la dislocation, la séparation, l'isolement. Image de ce qui doit être ensemble : l'homme et la femme, le corps et l'esprit, le sens et les apparences, moi et les autres.

Depuis des années, et, je le souhaite, pour de nombreuses années encore, je reçois dans le secret de mon bureau mes trapézistes-patients. Ils souffrent bien sûr, asphyxiés par l'opacité des événements dans lesquels ils se trouvent plongés, en butte à l'hermétisme des apparences qui donnent la minceur de leur surface pour inaltérable. Ils se sentent incompris et n'y comprennent plus rien. Ils cherchent un sens à ce qui leur arrive, l'espoir de percer un à-plat néantisant quand ce n'est, au contraire, celui de faire cesser l'errance que leur inflige un message non plus double mais multiplex dont chaque nouvelle version annule, détraite, contrecarre la perspective créée par la précédente.

Assise à leur côté, j'écoute. Cette petite danseuse qui me consulte, je fais des entrechats dans ses chaussons et j'ai mal avec elle du combat sans merci qu'elle livre pour asservir son corps et nier la douleur psychique qui s'y trouve lovée. L'avocate qui se démène devant la Cour, je lui chipe ses effets de manches, son va-et-vient de lion en cage et je m'insurge à sa place, brûlée comme elle par le sentiment de n'être rien, de ne pouvoir aimer ni être aimée. Quant à ce retraité-

bricoleur, j'inscris mes bras dans les siens pour cogner du marteau; je soulève avec lui les solives sur lesquelles son toit prendra appui tout en souffrant à l'unisson de ce second divorce qui le laisse pantelant de peine et de surprise. Témoin de la vie des autres, auditrice, spectatrice, je m'emploie de mon mieux à trouver avec eux le sens qu'ils y cherchent tout en me demandant où est en train de filer la mienne. Suis-je en train de vivre par procuration?

Mon travail clinique me place au plus près du monde intime de mes patients tout en m'obligeant à l'abstinence, à la neutralité, à la distance bienveillantes. Je suis toute présence en termes de miroir, de support, d'écho en même temps que n'a pas lieu d'apparaître ce que je suis comme individu intégré dans mon propre contexte de réalité; toute proche et toujours étrangère, je suis de ces anges dont Daniel dit : « Lorsqu'il nous arrive de prendre part, nous ne faisons que simuler », c'est-à-dire que je ne fais qu'accepter le rôle que le patient m'a réservé d'office.

Passé le seuil de mon bureau, me voilà tenue au secret professionnel et à de possibles restrictions que ne connaissent sûrement ni mon coiffeur ni mon cordonnier : vais-je m'inscrire à ce centre sportif près de chez moi où des amis m'invitent à me joindre à eux pour une saison de tennis alors que l'une de mes patientes le fréquente régulièrement? Serait-il préférable que je cesse de faire mon marché en ce lieu qui a ma faveur depuis des années parce qu'une autre de mes patientes l'a adopté d'autant plus qu'elle m'y rencontre souvent? À cet effacement obligé s'ajoute, est-il besoin de le rappeler et secret professionnel mis à part, la difficulté de parler de mon travail à ceux qui m'entourent, la dimension psychique de l'être humain étant généralement crainte et niée.

Comment ne pas me sentir isolée? En tant qu'analyste j'ai choisi de me présenter à mes patients dans un silence qui est d'abord imposé à l'expression de ma spontanéité et d'assumer une position existentielle de constant décalage où ce que je suis se constitue dans le dégagement de mes identifications jusqu'à me renvoyer au néant qui me fonde. Ma conscience aiguë du vide originel m'empêche-t-elle de tendre au-dessous de lui son filet réconfortant de liens avec d'autres êtres, de me recréer des identifications, des « j'appartiens à » dont j'ai besoin pour vivre même s'ils ne me mystifient plus?

En tant que thérapeute, dans le sillon tracé par ma souffrance d'enfant, je continue à vouloir soulager le parent blessé, à lui faire toute la place dans l'espoir jamais éteint qu'il me rende un jour la mienne. Dès lors est-ce que je ne m'inhibe pas dans cette attente, de même que dans le plaisir d'être bonne à son endroit et de récupérer ainsi quelque valeur narcissique? Et cette inhibition devenue secondairement thérapeutique ne me renvoie-t-elle pas « hors les murs » à sa signification première d'entrave à l'expression, de frein à la participation?

Dehors, il me faut être moi avec les autres et non plus l'Autre de mes patients. Ce qui n'est pas aussi aisé qu'on le croit. À commencer par mes collègues auprès desquels (individuellement aussi bien qu'à travers certains rassemblements) je cherche, comme tant d'autres, à obtenir la reconnaissance de ma place dans la

communauté : va-t-il de soi que je prenne devant eux la parole pour affirmer, douter, remettre en question, faire part de mon incompréhension? Rien de moins sûr puisque les confins de la bienveillance se calquent très exactement sur le périmètre du cabinet de consultation, le mien comme le leur.

De l'autre côté de cette frontière les narcissismes s'entrechoquent facilement parce que, pour chacun, ledit narcissisme, journallement réduit à l'abstention dans la pratique clinique, requiert des gratifications et parce que, développé au cours d'un long effort d'analyse, il ne se laisse pas ignorer. Cela ne rend les rapports ni paisibles, ni confortables. D'autant plus que jamais tout à fait intact, le narcissisme conduit aussi à l'idéalisation paralysante. Je n'ai plus alors qu'à me taire : exit, remise à l'écart, retour à l'isolement. Si je tombe dans ce piège, si le silence qui signe mon sentiment d'être en-deçà se travestit en silence réflexif ou en recueillement de la parole, autrement dit, si je cherche à recréer en dehors des lieux, personnes et moments indiqués la relation protégée (sans jeu de mots) de la situation thérapeutique, protégée autant pour la psychothérapeute que pour le patient, j'évite de me compromettre, j'évite de m'incarner. À l'exemple de Daniel, je dois plutôt descendre de mon « observatoire éternel » pour « supporter un coup d'œil abrupt, un cri strident, une odeur âcre » C'est à ce prix qu'il y aura rencontre où cette fois, différemment de la place que j'occupe dans le contexte thérapeutique, je me situerai dans l'égalité, dans la demande; où ce que j'avancerai m'exposera, m'impliquera personnellement. Autrement, je ne serai pas liée, je ne prendrai pas part, je ne serai pas avec les autres.

Louise Houle
4552, rue Hutchison
Outremont H2V 3Z9